



Le Bal des Cochons

Françoise Rey

FRANÇOISE REY

Le Bal des Cochons

Roman

COLLECTION



T A B O U É D I T I O N S

91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

Confiture aux cochons

C'est à l'apéro du dimanche des rameaux qu'il s'est lâché, le Paul. Après cinq pastagas, il avait des excuses. On l'avait charrié comme d'habitude sur la Mathilde, et encouragé à des confidences graveleuses sur sa façon de résister à cette effrénée, réputée pour avoir déjà tué sur elle deux précédents maris, qu'on avait bien vus dépérir et se traîner, pâlir et se ratatiner. Au début, les pauvres gars, ils avaient laissé entendre que la Mathilde, bon Dieu ! fallait pas lui en promettre ! Et ils riaient fort, contents de susciter la curiosité et la jalousie chez tous ces peigne-culs acoquinés à des étiolées du sentiment et des avars du coup de croupion. Mais aussi bien l'un que l'autre, ils avaient fini par la mettre en veilleuse et plus la ramener avec les appétits de leur chaude du réchaud. On avait pensé que ses ardeurs s'étaient calmées, et qu'il n'y avait plus tant, au creux du lit conjugal, matière à pavoiser. Mais en fait, c'était bien le contraire. Ce qui s'était calmé, c'était pas les chaleurs de la Mathilde, mais l'enthousiasme de ses conjoints, d'abord à raconter, et on s'était demandé pourquoi cette pudeur tardive, ensuite et surtout à assumer, ceci expliquant cela, les deux pauvres types se voyant désireux

d'oublier, le temps de l'apéro dominical, leur martyr quotidien. Car un jour, c'était arrivé pareil pour le Claude que pour le Simon, ils avaient craqué et révélé que, finalement, une goulue comme la Mathilde, c'était pas une affaire, et que je te farfouille dans le pantalon à toutes les heures du jour, et que je me roule, et que je te montre mon cul, nu sous le tablier, et que je te provoque, je te presse, je te houspille, je te menace d'aller voir ailleurs, le commis, tiens, qui avait bien l'air de vouloir en tâter, lui au moins, il avait vingt ans et sûrement pas la queue molle... Bref, c'était un enfer, aussi bien de lui donner le picotin à la demande (mais fallait pouvoir) que de refuser, car elle vous harcelait et poursuivait d'invectives désobligeantes, vous infligeait des bouderies, des vengeance, les patates pas cuites, le repas pas prêt, les bleus pas lavés, et je t'en passe, des sortes de grèves de ses devoirs de femme de fermier, puisque, disait-elle, eux faisaient la grève du matelas.

Ils avaient passé l'arme à gauche, tous les deux, au bout de quatre ans de mariage. Tout le monde avait incriminé l'épuisement auquel la Mathilde les avait réduits. Tout le monde y compris le docteur, qui, interrogé à coups de sous-entendus les quelques fois où il était venu partager les agapes du dimanche, avait hoché une mine qui se prétendait discrète et avait juste émis un petit « Hé ! » qui voulait tout dire.

Quand le Paul avait commencé à fricoter avec la tueuse, ça s'était su tout de suite. D'abord parce qu'on l'avait aperçu se faufilant avec des prudences comiques vers Le Corbillon, ou bien s'y rendre plus franchement, mais là, les prétextes étaient tellement gros que ça faisait autant rire. C'était les bûches qu'il lui fendait (une pauvre veuve ! Fallait savoir rendre service !), une scie

électrique qu'il allait emprunter (la sienne voulait plus rien savoir !), un conseil culinaire qu'elle pourrait lui donner (il avait du monde et ne se rappelait plus comment on faisait les œufs à la neige). Sûr qu'avec ces conneries on avait bien rigolé :

— On se demande si c'est bien les bûches que tu lui fends !

— Ah ! Ta scie est en panne ? Faut scier à la main, mon gars ! (et ils joignaient le geste à la parole, l'avant-bras mimant les allers et retours d'un instrument louche, qui n'avait de scie que le rythme).

— Les œufs à la neige ??? Il va bien le Paul ! Tu les auras pas longtemps à la neige avec elle, va !

Il haussait les épaules, plus chatouillé dans sa vanité que contrarié. Finalement il avait admis que oui, il la machinait, la veuve, et tant pis pour les mauvaises langues, ça se passait plutôt bien. Tellement bien qu'il avait décidé de la marier, elle était d'accord, la noce aurait lieu pour les foins et ils étaient tous invités, s'ils étaient capables de venir trinquer et manger un morceau sans faire des astuces à la con, et des allusions sales.

Les foins étaient passés, le mariage aussi, le Paul arborait cet air faraud des vrais durs à qui on la fait pas, se contentait de sourire malignement aux allusions sans finesse de ses congénères de pastis. Non, il n'était pas fatigué des boulimies sexuelles de sa régulière, c'était même lui qui en redemandait. Les autres affectaient une incrédulité insultante, il entrait alors dans des détails qui arrachaient des cris de joie à l'assistance. Pardi, il avait de la ressource, le Paul, quand il avait honoré le trou de plaisance, il passait au trou d'aisance, oui, les gars, et pareil dans l'autre sens, du trou de balle au trou d'obus, sans mollir ! La Mathilde, ça lui arrivait des fois de crier

grâce, mais elle s'en tirait pas comme ça, et si elle se plaignait d'être en feu, de plus pouvoir s'asseoir sans crier, il n'était quand même pas une bête, il la laissait un peu tranquille de la culotte et sollicitait juste quelques apaisements bien légitimes, une épouse ne se devait-elle pas de soulager son mari autant qu'il en manifestait le besoin ?

Oh ! Les bouilles ahuries des buveurs ! Oh ! Leur perplexité envieuse, leurs doutes, à se demander s'ils avaient bien pigé !

— Mais quoi ? Qu'est-ce tu veux dire par là, qu'elle te soulage ?

Certains y allaient de leur interprétation, l'élocution empâtée par le 51 moins que par l'émoi :

— Ben, elle lui polit le chinois, quoi !

Ça riait fort.

— Mais qu'est-ce tu chantes, de chinois ? C'est ben toi le chinois !

On riait encore, les yeux brillaient, les trognes rougissaient, il y avait du rut dans l'air, on s'attardait à des visions scabreuses, on s'excitait dans une orgie collective de déconnantes lubriques.

— Et puis, elle doit lui jouer de la clarinette baveuse !

Et c'était reparti pour un tour, le Paul ne niait pas, se rengorgeait de savoir passionner l'assemblée avec ses prouesses qui les laissaient tous sur le cul.

— Vouï, mes petits ! C'est comme ça ! Elle me souffle dans le biniou tant que je veux, et les deux autres, le Claude et le Simon, faut croire qu'ils avaient pas de constitution pour s'être laissé bouffer le tempérament.

Il pavoisait donc, de dimanche en dimanche. Mais arriva un jour où on le trouva un peu moins gai que de

coutume, un peu moins en train. On n'osa pas insinuer que l'harmonie conjugale du Paul avait peut-être commencé à pâtir. On fit moins de boutades, on l'observa à la dérobée, avec l'espoir sournois que comme ses deux prédécesseurs, il finirait par capituler devant les fringales féroces de la Mathilde. Ses exploits, après tout, personne ne les avait jamais vérifiés.

Et puis le dimanche suivant, et encore l'autre, et le suivant encore, le Paul se montra sombre, de plus en plus sombre. Jusqu'à ce que l'Adrien se lance, encouragé par le silence des autres :

— Qu'est-ce t'as à faire la gueule, Paulot ? T'es malade ? Ou la Mathilde ?

Le Paul haussa une épaule, ébaucha une grimace contrariée. Un moment on crut qu'il allait éluder. Et puis il se lança, comme un qui en a gros sur la patate :

— Oui, c'est la Mathilde !

Instantanément, les compères se rapprochèrent, l'entourèrent, avides de confidences, désireux de prouver leur discrétion : rien ne transpirerait au-delà du cercle qu'ils formaient, il pouvait se déballonner.

Manifestement, le Paul qui dansait d'un pied sur l'autre, ne savait comment commencer.

— Tu t'es lassé ? hasarda l'un.

— C'est elle qui veut plus ? suggéra l'autre.

— Ou toi qui commences à fatiguer ? proposa un troisième.

Le Paul souffla, agacé.

— Moi je me fatigue pas, dit-il. Et elle, elle fait comme je veux. Sauf...

Les têtes se rapprochèrent encore, on oubliait de boire, les verres chauffaient dans les mains.

— Sauf ?...

— Sauf que je me suis rendu compte que cette garce allait recracher en douce !

Le Jeannot, pas bien vif, s'étonna :

— Recracher ? Mais recracher quoi ?

L'Adrien lui fila une bourrade qui fit tanguer son pastis.

— Eh ben dégourdi ! Elle fume le cigare mais elle avale pas la fumée ! Tu comprends ?

L'autre roulait des pruneaux cocasses.

— Le cigare ?

Il y eut un tollé général et une salve de métaphores à visée explicative.

— Le chauve !

— À col roulé !

— Le rat sans pattes !

— Le bazar !

— La chipolata ! Elle la déguste sans sauce !

Peu à peu la lumière se fit dans la cervelle embrumée du Jeannot, qui s'exclama :

— Mais c'est des trucs de cinéma, ça ! Ça existe pas !

On s'apitoya de conserve sur l'indigence de la vie sexuelle du Jeannot qui avait dû, à l'armée, voir un porno ou deux et assimiler le spectacle à de la science-fiction.

— Sûr que ça se fait ! protesta l'un.

— Et comment ! se rengorgea l'autre, fier de témoigner de son expérience.

— Ça se fait mais ça se dit pas ! affirma l'Adrien, qui sentait le Jeannot pas convaincu de tout.

— Oui, dit le Paul sinistrement, ça se fait, mais ça se fait dans les règles de l'art ! Moi, quand je me suis

aperçu que la Mathilde allait tout de suite après cracher et se rincer la bouche, ça m'a foutu un coup !

— Faut avouer que ça fait pas honneur, approuva l'Adrien, qui, décidément semblait fort concerné par le débat.

— Non, ça fait pas honneur, reprit le Paul. Et il s'envoya au fond du gosier le reste de son verre, d'un geste brusque de désespéré.

Il commanda une autre tournée. On essaya de parler d'autre chose, de Pâques qui serait aux tisons vu qu'on avait sué à Noël, et de la vache au Titin qui avait crevé d'on savait pas quoi, mais le Paul gardait sa mine renfrognée, crispé sur sa rancune, ruminant son dépit. Au bruit que fit son verre quand il le posa sur le comptoir, on sentit que le pastis, non plus que l'aveu de son tourment, ne l'avait apaisé. Il dit : « Bon ! », esquissa deux pas vers la sortie du café, se retourna et eut cette formule qui résumait ensemble la blessure de sa dignité et son mépris de la coupable : « Confiture à des cochons ! ».

On n'osa rire qu'après son départ.

Le Paul vivait une mauvaise passe. Cette affaire de la Mathilde le turlupinait, mais il y avait encore une foule de choses qui ne tournaient pas rond. Le tracteur tomba en panne. Et en voulant le réparer il se fit un tour de reins qui le cloua au lit trois jours. Finalement il eut droit à des piqûres, ce qui n'était pas son fort. Autant il avait peur de rien ni de l'alcool à même la grosse coupure qu'il s'était faite à la main, et il houspillait la Mathilde : « Vas-y ! Verse carrément dessus ! », ni du pansement collé qu'il s'arrachait d'un coup sec, et ça le

refaisait saigner tout de suite, ni des orties, des épines, des échardes (une sous l'ongle, grosse comme un cure-dents, la Mathilde avait failli tomber dans les pommes), ni des coups de pied de mulet, ni des cornes du taureau, mais les piqûres ! Allez savoir pourquoi, les piqûres, ça lui tournait les sangs, le faisait venir tout pâle et tremblant de partout.

Après l'épisode des piqûres, il allait mieux, mais il lui sembla que c'étaient les cochons qui tombaient malades. Ils ne mangeaient plus les croûtes de pain qu'on leur donnait, les laissaient dans un coin de leur enclos, se contentaient d'épluchures et de fanes, de trognons de pommes, de patates pourries. Bizarrie de mauvais augure, d'habitude, ils se ruaient sur les croûtons avec goinfrie, c'était leur gourmandise.

— Tu crois que le boulanger a changé quelque chose à son pain ? demanda-t-il à sa femme.

— Pourquoi ?

— T'as rien remarqué des cochons ? Ils aiment plus le pain qu'on leur donne !

La Mathilde eut une drôle de moue, mystérieuse, presque inquiétante. Le Paul n'insista pas, un frisson venait de lui hérissier le poil du dos.

Qu'est-ce qui lui arrivait encore ? La crève ? Ou quoi d'autre ? Et cette Mathilde qu'il ne sentait plus si fervente, si disposée. Il avait des impressions, un vague malaise, une appréhension confuse, il en arrivait à se demander s'il ne virait pas neuneu, comme la tante Fine qui s'était pendue.

À force d'observer sa femme, il dut se rendre à l'évidence : il ne se faisait pas des idées, elle tirait la gueule. Toujours partante cependant pour le coup de reins, mais plus expéditive qu'avant. Pour ce qui était

du coulissage aussi elle n'y rechignait pas, mais te lui filait des secousses à lui déraciner le membre. Quant à la gâterie suprême, à laquelle il avait droit systématiquement quand elle avait ses époques (puisqu'elle se plaignait déjà de laver trop de linge, pas la peine d'aller emplâtrer les draps), elle l'octroyait sans barguigner, mais c'était le Paul qui devenait peine à jouir, bloqué qu'il était par l'idée que sitôt sa mission accomplie et sa conscience tranquille, la chochette allait évacuer le fruit de ses efforts au lavabo et se rincer copieusement la bouche. D'ailleurs, elle avait dû se sentir repérée, elle rusait et ne se dirigeait plus après la turlute vers la salle d'eau, mais variait ses itinéraires, fonçait vers la cuisine ou carrément dehors. Sans compter qu'elle avait viré taciturne, passait des heures sans en lâcher une, faisait l'hôtel du cul tourné dans le lit sitôt leur affaire faite... Bref, la crise !

Cette situation pesait tellement au Paul qu'un dimanche il renonça à son apéro chez Labouré.

— Qu'est-ce t'as ? l'apostropha la Mathilde. Tu vas pas te bourrer la gueule avec tous ces bras cassés aujourd'hui ?

Première longue phrase depuis longtemps, qui prouvait au moins qu'elle faisait attention à lui. Ce qui lui donna le courage d'aborder le problème :

— Dis, c'est plutôt à toi qu'il faut demander ce que t'as, à allonger c'te baube depuis des lunes ! J'en peux plus, moi, ça me mine ! Què j't'ai fait ?

Alors la Mathilde s'approcha, fielleuse, à venir lui siffler dans le nez :

— T'avais besoin d'aller raconter not' vie à c'te bande de cons ?

— Quoi ? Comment ? Qu'est-ce tu dégoises ?

— Ce que je dégoise ? Ce que je dégoise ??? Elle hurlait, la Mathilde, il ne l'avait jamais vue comme ça. Tu sais comment ils t'appellent, tes pochtrons ? Le confiturier ! Et moi ? Et moi, tu sais comment ? La cochonne ! Parce que je le sais, je le sais de source sûre et je te dirai pas laquelle, t'as raconté que je te faisais des pipes sans avaler ! Oui, monsieur ! Tu l'as raconté ! Que j'avalais pas la fumée ! Fais pas tes yeux de merlan frit, tiens, je te le dis quand même, c'est l'Hortense du bas du bourg qui me l'a répété, soi-disant que monsieur, il envoie de la confiture à des cochons !!! Alors, parlons-en de tes cochons ! Parlons-en ! Tu sais pourquoi ils boudent les croûtons ? Parce que je les tartine, pardi, avec ta sacrée confiture ! Et tu vois qu'elle est tellement dégoûtante que même les cochons, ils en veulent pas ! Quand je pense que je me gardais pour moi que t'avais la semence âpre, acide comme du vinaigre, qu'au début, trop bonne, je me forçais à tout gober, et tout le long de la glotte ça me brûlait en diable, et l'estomac pareil, des aigreurs à vomir ! Mais mon pauvre vieux, t'es pourri de l'usine à foutre ! Même qu'un jour je m'étais fait mal à la gencive avec ma brosse à dents, et ton jus là-dessus ! Misère, comme si on me passait à l'eau de Javel ! Confiture ! Pauvre con !!! Quand elle m'a dit ça, l'Hortense, que tu te plaignais que je faisais la délicate, et que t'avais parlé que tu donnais de la confiture à des cochons, je me suis pensé : « Attends voir ! » Voilà ! C'est tout vu ! confiture à des cochons !!!

Table des matières

Avant-propos	3
Les naïvetés d'un écrivain cochon	11
Jacky est un cochon	33
Alors, petit cochon ?	51
Djam	65
Confiture aux cochons	79
C'est moi que tu appelles ?	89
Drôle de couple	99
Le cul du cochon	121
Peggy la cochonne	141
La méprise	167
Rira bien... ..	175
Ce cochon de maire !	193
Une conteuse hors pair	205
Le concours	217
Le Bal des Cochons	237

Françoise Rey

Le Bal des Cochons

26 ans après son grand succès – *La femme de papier* – elle avoue qu'elle ne saurait plus en écrire les passages exaltés. Pour autant, il lui reste l'envie du verbe, et de la chair que ce verbe invente. Or, quoi de plus charnu et de plus charnel que le cochon ? Pour Françoise Rey, le cochon, le petit cochon, c'est la version adoucie, amusante, fantaisiste, inventive, victorieuse, de la sexualité.

Françoise Rey se revendique donc ici non pas écrivain érotique, mais écrivain cochon. C'est peut-être restrictif, mais ça lui plaît. Pas d'emphase, pas de déception possible de lecteurs non avertis, pas de choc en leur esprit égaré par des critiques trop peu explicites.

Elle a eu envie, dans ce roman, de rassembler tous les cochons qui habitent sa mémoire, sa culture et son imaginaire. Elle les a convoqués en leur adressant ce message : « Venez petits cochons, gros cochons, vieux cochons et tous les autres ! Votre écrivain vous attend. »

Françoise REY après une enfance et une adolescence grenobloises, suit des études de Lettres, puis enseigne deux ans en Vendée avant de s'établir, en 1976, dans la région beaujolaise. Mariée, mère de trois enfants, elle a été professeur dans un collège de campagne. Elle devient célèbre grâce à la littérature érotique (plus de 30 livres publiés à ce jour). Nombreux sont ceux qui la considèrent comme la "grande dame de l'érotisme contemporain".

Photo de couverture : "Masked" par Jessica Truscott

COLLECTION



www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-041-3
ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-633-0
ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-632-3